

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 2

Artikel: Notes sur l'artillerie dans la guerre sud-africaine [fin]
Autor: Berchem, P. van
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVIII^e Année.

N° 2.

Février 1903.

NOTES SUR L'ARTILLERIE DANS LA GUERRE SUD-AFRICAINE

(Fin).

V. Observations d'un officier allemand au service des Boers.

Le service de la pièce par les Boers était adroit et rapide, la découverte du but facile, l'estimation de la distance ainsi que l'observation du tir correctes, mais le courage de résister jusqu'au dernier homme manquait. Malgré une discipline supérieure à celle des commandos, le feu était suspendu et l'on se mettait à couvert quand les pertes commençaient. Les actions débutaient en général par un duel d'artillerie. Vu la grande supériorité numérique anglaise, il se terminait le plus souvent par le silence de l'artillerie boère. Celle-ci ne reparaissait pas, bien que cela lui eut été souvent facile. Le feu d'artillerie anglais se tournait alors contre les tirailleurs boers pour soutenir l'attaque d'infanterie. Il est arrivé cependant au petit nombre des pièces boères de pouvoir se maintenir, ce qui montre la difficulté d'éteindre le feu d'une artillerie ennemie même très inférieure en nombre, quand elle est bien placée. Le combat de Dewettsdorp nous donne un exemple de ce cas. Trois pièces Krupp de 7,5 cm. et une Maxim Nordenfelf, placées à des intervalles de 50 à 200 pas, à couvert derrière des rochers, soutinrent la lutte pendant une demi-journée contre dix-huit canons anglais à 2600-3000 m., ces derniers

découverts et très visibles. Plusieurs d'entre eux furent momentanément mis hors de combat. L'arrivée de douze autres canons termina alors rapidement l'action. Seule la Maxim-Nordenfelt tint encore quelque temps sous un feu formidable grâce à son bouclier; mais comme elle venait, en changeant de position, de se placer plus à découvert, elle dut aussi abandonner la partie. La moitié seulement de ceux qui étaient à cette pièce avaient été touchés. Le bouclier était couvert de marques de balles de shrapnels. Cette résistance d'un petit nombre de pièces fut facilitée par les défauts du tir des Anglais. Ceux-ci ouvraient le feu sans bien savoir où était le but et le répartissaient sur une grande surface. A quelques coups bien réglés succédaient un grand nombre de coups trop courts et d'autres beaucoup trop longs, cela même dans des cas où l'artillerie boère n'était pas bien masquée. Ce mode de faire peu avantageux devait provenir de l'une des causes suivantes: absence de détermination exacte de l'emplacement du but, mauvaise observation, mauvais fonctionnement des fusées ou service défectueux. Peut-être l'insuffisance des jumelles y était-elle aussi pour quelque chose. L'importance de la qualité de celles-ci s'est affirmée impérieusement.

Comment se comporte le shrapnel anglais? Une partie de ses balles restait dans l'enveloppe après l'éclatement. L'angle d'ouverture de la gerbe était si faible que la largeur de l'espace dangereux ne dépassait pas 4 à 5 m. Dans ces conditions, le nombre de touchés sur des lignes de tirailleurs très peu denses ne pouvait être bien grand. L'espace dangereux ne s'étendait guère non plus en profondeur; à 80 m. d'intervalle d'éclatement, les blessures étaient rarement sérieuses.

« Les Maxim-Nordenfelt se sont montrées remarquables même au delà de 3000 m., quelques-unes d'entre elles soutinrent le combat contre trois, quatre et même six pièces de campagne. Au combat de Boshrand j'ai lutté moi-même avec une de ces pièces, bien couverte il est vrai et pendant toute une journée contre quatre pièces anglaises. Quelques-unes de celles-ci furent même réduites temporairement au silence sans que nous eussions subi la moindre perte. Contre la cavalerie, elles se sont montrées supérieures à toute autre pièce. A Thabanchu, deux régiments de lanciers furent mis en débandade en fort peu de temps par deux Maxim-Nordenfelt. La série ininterrompue des points d'éclatement sur le sol permet

de suivre facilement un but mobile qui se déplace très vite, ce que ne peut faire une pièce de campagne avec des shrapnels et un tir beaucoup moins rapide. J'ai acquis l'impression que la Maxim-Nordenfelt est une arme redoutable. »

Cette opinion est pourtant fortement controversée. Je renvoie les lecteurs que cela pourrait intéresser à un article des *Militärische Blätter*. Il rapporte quelques opinions favorables à cette arme et d'autres plus nombreuses défavorables.

Quoi qu'il en soit de la valeur de cette arme, elle a intéressé notre témoin à un autre point de vue, celui de ses boucliers d'acier. C'était la seule pièce qui en fût munie. Il juge leur avantage si grand qu'il souhaite leur introduction en Allemagne. Ils ont offert un bon abri contre les balles de shrapnel et de fusil et permis un service meilleur et plus tranquille. Le bouclier a deux inconvénients : il augmente le poids de 50 à 60 kg. ; il rend la position plus visible. L'auteur n'hésite pas à trouver ces inconvénients inférieurs aux avantages qu'il assure. Du reste, en choisissant convenablement la couleur des boucliers, leur visibilité diminuera considérablement.

Les Anglais n'avaient pas de boucliers ; le capitaine Holmes Vilson ne s'est pas prononcé à leur égard. Il se borne à poser un point d'interrogation très dubitatif. Il cite un capitaine anglais qui emportait avec lui des sacs et les remplissait de sable au moment de prendre position, pour établir une protection devant ses pièces.

Après ces observations sur le matériel, revenons à celles de notre témoin sur son emploi. En constatant l'effet du feu anglais, il a été frappé de sa grande supériorité lorsqu'il était concentrique et non simplement frontal. L'avantage d'agir par feux croisés est si grand qu'il ne faudra rien négliger pour en tirer parti. On y arrivera beaucoup mieux en disposant l'artillerie par groupes suffisamment espacés qu'en la massant sur un seul point d'où elle ne pourrait tirer que dans une seule direction. Il ne faudrait pas renoncer aux avantages de ce dispositif permettant la concentration du feu, même s'il nuit à l'unité de direction du feu.

En voici un exemple : Dans le combat de Donkeshock une brigade anglaise avec quelques batteries se déploya sur un plateau de 4000 m. de largeur sur 6000 m. de profondeur à environ 3000-3500 m. des Boers qui avaient disposé sept

pièces sur un seul front. Le succès semblait devoir se dessiner pour l'attaque, mais tout changea d'aspect dès que quatre pièces boères prirent une position de flanc. Les lignes des tirailleurs anglais et leurs réserves commencèrent à flotter sous le feu croisé et leur mouvement en avant fut suspendu. L'artillerie dut se reporter en arrière, bientôt suivie par l'infanterie qui exécuta le mouvement en subissant des pertes sensibles. Une contre-attaque à ce moment aurait pu avoir un vrai succès. Ce combat eut lieu à une distance où le fusil ne jouait pas un grand rôle; le changement de décor eut lieu dès que l'artillerie commença à agir en deux groupes à feux croisés. S'il est souvent possible d'avancer en se couvrant dans une direction, il est bien rare de pouvoir le faire en se couvrant en même temps dans deux directions à la fois, voilà pourquoi le croisement des feux est si efficace.

Contre les lignes des tirailleurs abrités par des ouvrages, les Anglais ont souvent employé les obus à lyddite de leurs pièces de marine ou obusiers de campagne. Ces projectiles possédaient tous des fusées à percussion. Pour obtenir un effet favorable, il aurait fallu un tir très précis et dépenser en outre une grande quantité de munitions, sur un seul et même point. Nous avons vu déjà comment les Anglais réalisaient peu ces conditions, ce qui explique le peu d'effet obtenu par ce genre de tir. Du reste, même en éclatant de près, ces projectiles ne faisaient pas toujours du mal. L'auteur a vu des hommes dont les habits avaient été enflammés par la lyddite se tirer d'affaire avec de légères écorchures de la peau. Il vit un seul obus produire un effet effrayant en éclatant au milieu d'un groupe serré de chevaux et de leurs conducteurs.

Les canons anglais faisaient moins de mal à l'infanterie boère qu'à l'artillerie, parce que les servants de celle-ci pouvaient moins bien s'abriter individuellement. A la vue de chaque coup de canon ennemi les hommes se baissaient pour se relever à chaque accalmie. « Il est certain que nos pertes auraient été plus considérables si nous avions vu moins bien les coups ennemis, parce que nous aurions moins bien pu les éviter. » Cette observation est intéressante; elle montre comment l'emploi des couverts présente, outre l'avantage de diminuer ses propres pertes, celui d'augmenter les pertes de l'adversaire en l'empêchant de s'abriter à temps à chaque coup de canon.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans ses intéressantes observations sur la tactique d'infanterie; cela sortirait du cadre de cet article. Nous nous bornerons à en citer encore quelques-unes se rapportant à l'action commune des deux armes sœurs.

« Il pourra arriver à l'infanterie d'être obligée d'attaquer sous un feu d'infanterie et d'artillerie sans être elle-même soutenue par sa propre artillerie et de pouvoir parfaitement remporter la victoire. Mais il faudra pour cela qu'elle tire et s'abrite dès le début; c'est la règle indispensable pour les deux armes, surtout pour l'infanterie, et devant laquelle le temps et l'espace nécessaires pour son application deviennent des facteurs d'une importance tout à fait secondaires. »

« Quelque efficace que soit le shrapnel contre des buts à découvert, tout ce qu'il pourra faire contre des buts couverts sera de les empêcher de se montrer pour tirer et de faciliter ainsi l'approche de l'infanterie. Il devra soutenir celle-ci jusque tout près de l'ennemi, car la dernière approche de 100 m. peut encore suffire à un défenseur même très inférieur en nombre, mais resté intact, pour décimer l'attaque sous le feu de ses fusils. Pour franchir cette dernière distance, l'infanterie ne pourra compter que sur elle-même. Ce n'est pas ainsi que procédaient les Anglais; au moment de l'attaque de leur infanterie, l'artillerie arrêtait beaucoup trop vite son feu. Au contraire quand les Boers se portaient en avant, leur artillerie les soutenait par le feu même jusqu'à 150 m. de l'ennemi. Les shrapnels éclataient au-dessus de nos têtes sans nous toucher. Je crois que nous aurions préféré encore recevoir quelques blessures de leur part plutôt que de nous passer de leur appui. »

« On trouve assez facilement à s'abriter dans le terrain contre les balles du fusil, beaucoup plus difficilement contre celles du shrapnel; je reste convaincu qu'une attaque frontale à découvert est aussi impossible contre le canon que contre le fusil. Déjà aux grandes distances une avance de quelques centaines de mètres sous un feu de shrapnels suffit pour décimer une troupe ou l'obliger à s'arrêter. Voilà comment procédait l'infanterie boère quand elle avançait sous le feu d'artillerie: dès qu'un projectile venait à éclater à bonne distance devant un groupe, celui-ci courait immédiatement en avant pour sortir de l'espace dangereux. »

Voici enfin les conclusions de l'auteur :

« En vue des combats futurs d'une guerre européenne, la guerre sud-africaine ne donne pas d'enseignements précis. Le nombre d'un côté, le matériel et son utilisation de l'autre étaient insuffisants. Comme dans bien des cas les Anglais, avec une supériorité triple ou quadruple, ont eu beaucoup de peine à faire taire l'artillerie adverse, on peut en déduire que des deux artilleries à peu près équivalentes, l'une aura bien de la peine à prendre complètement le dessus sur l'autre.

La vraie leçon de la campagne pour l'artillerie reste la suivante : Elle doit soutenir l'attaque d'infanterie par son feu, mais ne doit pas s'avancer à découvert jusque sous le feu ennemi. »

VI. Observations du capitaine Gilbert.

Dans ses conclusions le capitaine Gilbert débute par signaler le danger des généralisations prématurées. A vouloir conclure sur quelques faits de cette guerre on risque de commettre de grossières erreurs. Il est facile d'en montrer des exemples. Dans une discussion au sénat français sur le déclassement des places fortes, on a voulu, en se basant sur la résistance de Ladysmith, Mafeking et Kimberley, conclure à la faillite de l'artillerie la plus moderne contre des camps retranchés d'une certaine importance. Or, contre ces trois places fortifiées, dont deux possédaient des périmètres de vingt kilomètres, l'attaque n'a utilisé que quatre pièces de 15 cm. en fait de gros calibre. Peut-on vraiment porter un jugement négatif sur un matériel quand la tâche qui lui est imposée est tout à fait disproportionnée avec son effectif ?

Autre exemple, que nous devons reproduire textuellement : « Après les échecs sur la Tugela et la Modder, il se trouva des écrivains pour condamner absolument toute attaque de front, pour proclamer invincible la défensive soutenue par d'habiles tireurs et pour conclure que, tout en n'aboutissant à aucune décision, elle était désormais la seule tactique possible.

» Les Anglais, malgré leur énorme supériorité numérique, avaient vu leurs assauts repoussés. On n'en demandait pas davantage pour prononcer un jugement sans appel, on ne se demandait même pas si les assauts avaient été conduits dans toutes les règles.

» Et comme l'artillerie anglaise, en particulier, était décuple

de celle des fédérés, comme elle avait été seule à parler au début et n'avait pas eu de peine à faire durer ce monologue, comme elle avait prodigué des tonnes de munitions sans obtenir de résultats appréciables, on inclinait à déclarer la faillite de cet agent offensif par excellence, la bouche à feu et son shrapnel ; on tenait désormais pour inefficace la préparation de l'attaque par le canon, ce qui revenait presque à dénier toutes chances de succès à l'attaque.

» La vérité est que l'artillerie britannique, bien servie, bien attelée, très manœuvrière, fut employée suivant les plus détestables errements. On voulut en tirer ce qu'elle n'a jamais donné, et dès lors, son impuissance n'est pas pour nous surprendre.

» On caressa d'abord cette chimère de la reconnaissance à coups de canon, qui est éclos outre-Rhin, mais dont nos voisins se sont promptement désabusés. Dans les plans d'engagement de sir R. Buller ou de lord Methuen, nous avons déjà signalé l'absence complète de l'action d'avant-garde. La position adverse était devant eux avec toutes ses inconnues. Ils la faisaient fouiller par leurs obus, espérant obtenir quelque riposte maladroite qui aurait décelé les dispositions du défenseur. Celui-ci, mieux avisé, se tenait coi et couvert, et l'on avait brûlé sa poudre en pure perte.

» On n'en passait pas moins au bombardement de ces positions imprécises. Le duel d'artillerie étant supprimé, et pour cause, on procédait à la préparation de l'attaque finale. Mais comment entendait-on cette préparation et la liaison de ces deux phases ? Pendant 24 heures comme à Vaal-Krantz ; pendant 36 heures comme à Magger's-Fontein, on déchainait contre une ligne de kopjes le tir de 50 ou 100 pièces ; on vidait ses caissons. Puis le silence se faisait sur toute la ligne, l'artillerie cessait son feu et infanterie, cavalerie, artillerie s'ébranlaient offensivement. Il y avait disjonction complète entre ces deux actes, la préparation et l'assaut ; parfois même l'intermède entre les deux était assez long.

» Sous les rafales de la pseudo-préparation, les Boers se tenaient dans leurs tranchées ; il n'avaient pas à élever la tête au-dessus de leurs sacs à terre pour surveiller et battre un terrain où l'ennemi ne montrait âme qui vive. La canonnade ayant pris fin, dans le moment où les colonnes anglaises, beaucoup trop denses, apparaissaient offensivement, le défen-

seur garnissait ses parapets et tirait sur elles comme à la cible.

» Jusque-là il avait fait des pertes insignifiantes. C'est, en effet, une notion élémentaire que l'artillerie de campagne n'a d'action que sur un objectif découvert. Pour obliger le défenseur à se découvrir, il faut que l'infanterie le menace d'abordage. L'artillerie combine ses rafales avec les bonds de l'infanterie : elle doit, comme l'a magistralement démontré M. le général Langlois ¹, ouvrir son feu par-dessus leurs têtes, jusqu'à 300 m. de l'objectif. C'est la liaison des trois armes, c'est la loi féconde qui permet, seule, à l'offensive de faire tomber, par instants, le masque de la défense, pour la frapper au visage.

» Cette loi fut méconnue par les Anglais, comme elle l'avait été par les Russes à Plewna. Dans les deux cas la canonnade isolée demeure stérile. Faut-il en conclure à l'inefficacité du canon? »

En lisant ces lignes, on ne peut s'empêcher de se reporter à la description que l'auteur a donnée auparavant de la bataille de Colenso. Elle mérite d'être lue. C'est l'exemple le plus caractéristique des errements du début de la campagne. On y verra comment dans cette attaque sans plan d'engagement chaque brigade d'infanterie, chaque groupe d'artillerie a marché en autant de colonnes distinctes opérant pour leur propre compte et à quel résultat on arriva avec un dispositif qui ne pouvait assurer la liaison des armes. On y verra comment l'artillerie du colonel Long, forte de deux batteries et six pièces de marine, s'avança seule en avant d'une brigade d'infanterie jusqu'à 600 m. des taillis qui bordent la Tugela et à 1100 m. du fort Wylie qu'elle avait pour objectif et comment, à cette distance beaucoup trop rapprochée et sans soutien d'infanterie, elle fut réduite au silence; comment enfin par cette action isolée et le défaut ultérieur d'une action suffisante de l'infanterie, cette journée se termina par la perte de dix canons.

Mais revenons au chapitre des conclusions du capitaine Gilbert. Après nous avoir montré la violation par les Anglais de la loi posée par le général Langlois, l'auteur montre par quelle méthode cette loi a été établie dans l'ouvrage déjà cité et comment son rôle est destiné à grandir encore avec l'artillerie à tir rapide. Sans pouvoir suivre toute cette étude, indi-

¹ *L'artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, par le colonel Langlois. Librairie Baudoin. Paris 1892.

quons la suite logique des idées. Etudiant d'abord comparativement les matériels qui se sont succédés depuis 1870, le général arrive à faire les propositions suivantes sur l'emploi de l'artillerie à tir rapide :

- 1^o Ouvrir le feu à portée décisive (3000 m.).
- 2^o Conduire le feu à toute vitesse.
- 3^o Pour éviter cet effet écrasant rechercher les couverts.
- 4^o Pour la même raison décliner la priorité de l'ouverture du feu.
- 5^o Mettre en ligne le minimum de bouches à feu susceptible de produire sûrement l'effet voulu, soit afin de dévoiler le moins de forces possible, soit pour ménager ensuite à son artillerie la situation la plus avantageuse.

C'est le principe de l'*économie des forces* que le nouveau règlement français applique en créant le terme et la notion de *batteries en position de surveillance*.

Cette dernière règle implique un changement aux principes de 1870. On ne cherche plus à entrer en action au moment où la masse des batteries du gros a rejoint les batteries d'avant-garde ; on attend que l'ennemi, démasquant des forces supérieures, entame la lutte générale d'artillerie.

Quand, aux temps napoléoniens, avec une portée utile de 700 à 800 m., le feu s'ouvrait à 500 m., toute batterie engagée était dépensée. De là la nécessité de batteries gardées en réserve. Avec l'artillerie de 1866 et de 1870 et des portées utiles de 2500 m., les résultats, à cette distance hors de portée du fusil, laissent encore les batteries dans la main du général. L'artillerie reste *disponible*, on a bénéfice à l'employer tout entière au début. Avec l'artillerie à shrapnel et l'ouverture du feu à 3000 m. les batteries qui auront le dessous dans une lutte à découvert contre les batteries ennemies, seront immobilisées par un petit nombre de pièces et ne pourront amener l'avant-train. L'artillerie à shrapnels cesse donc de rester disponible une fois engagée. M. le général Langlois était seul à discerner ce fait en 1892. Dès lors il n'a fait que s'accroître avec l'artillerie à tir rapide. En effet :

Dans le combat engagé entre deux batteries de l'ancien matériel de bronze, dès que l'une avait réussi la première à encadrer l'autre dans un rectangle de 100 m. sur 250 m. de profondeur, tracé à partir de la masse couverte, il suffisait de dix minutes à un quart d'heure de tir échelonné et continu pour

mettre hors de combat la moitié du personnel astreint à opérer à ciel ouvert. Mais avec le canon à tir rapide, tout le personnel y compris les cadres peut s'abriter derrière les boucliers, à condition de suspendre son action. Comme l'adversaire ne pourra tirer indéfiniment, le vaincu pourra profiter de l'accalmie pour rouvrir le feu. La lutte initiale de couvert à couvert aboutira donc, tout au plus, à contraindre momentanément l'un des deux adversaires au silence. Le duel d'artillerie ne fournira plus de solution définitive comme entre batteries à shrapnels sans boucliers. Il fera place à un combat d'usure.

Mais si les infanteries en viennent aux prises, un facteur nouveau se présente : l'artillerie sera obligée de s'avancer sur la crête militaire. A découvert les batteries seront alors complètement immobilisées ou anéanties. Aussi l'habileté consistera à forcer l'adversaire à se découvrir tout en restant soi-même à l'abri. Pour obtenir ce résultat il faudra pousser son infanterie en avant. C'est par le jeu combiné et intimement lié des deux armes qu'on s'affranchira des canonnades inutiles et sans conclusion. C'est là le principe de liaison des trois armes méconnu par les Anglais. Il faudra que l'artillerie force par son tir l'adversaire à s'abriter afin de faciliter l'attaque de sa propre infanterie. La défense ne sera menacée qu'au moment où elle se découvrira pour tirer. Ce moment est court et le canon à tir rapide le saisira mieux que l'ancien matériel.

Revenant ensuite à l'examen des événements du Transvaal, l'auteur y constate l'absence d'effets du shrapnel contre les troupes abritées et de même son insuffisance complète contre l'obstacle. Il fait remarquer combien le général Langlois insistait sur ce fait très grave, dont la conséquence lui paraissait être que les localités combinées avec des lignes de tranchées resteraient un très bon point d'appui susceptible d'une longue résistance. Le général concluait :

« L'artillerie de campagne ne doit pas chercher la destruction de ces points d'appui, murs, localités, tranchées-abri, ouvrages de campagne, elle doit viser surtout le défenseur. »

Mais comment ? Décrivant l'occupation d'une position mise en état de défense où les troupes restent défilées dans les tranchées, les soutiens et réserves bien à l'abri en arrière, le général montrait que le tir ne pouvait rien.

« Tout feu énergique à ce moment serait une faute. » Et il

donnait comme exemple les attaques tentées en 1870 contre la ligne d'investissement de Paris.

« La préparation par l'artillerie consistait à inonder de projectiles les points d'appui de la ligne, des villages généralement, pendant un temps assez long avant de lancer les colonnes d'infanterie ; *le feu cessait quand l'attaque s'ébranlait*. Ce mode de préparation avait toujours pour résultat d'amener l'infanterie devant une défense non affaiblie, de la conduire à un échec ou à un succès trop chèrement payé. »

Le capitaine Gilbert ajoute :

« Ne semble-t-il pas, en lisant ces lignes, qu'elles aient été écrites pour les généraux Buller et Methuen ? N'est-ce pas l'histoire de leurs longues et stériles canonnades, commencées la veille et parfois l'avant-veille de l'action, durant 24 ou 48 heures, puis suivies par une pose de plusieurs heures ? N'est-ce pas l'histoire de Magersfontein, de Venters-Spruit, de Vaal-Krantz ? Les Anglais auraient eu certes grand profit à méditer la solution proposée par M. le général Langlois, c'est-à-dire l'intervention de l'infanterie assaillante, la liaison des deux armes dans l'attaque. »

Dès que l'assaillant arrivera à 12 ou 1500 m., la défense sera obligée de garnir les parapets et pour tirer elle se découvrira et deviendra vulnérable. Tout peut donc se résumer dans cet axiome :

« La préparation par l'artillerie doit se faire pendant la marche même de l'infanterie sous le feu du fusil ennemi, elle doit être violente ; l'action de l'infanterie doit succéder immédiatement à celle de l'artillerie. »

N'est-ce pas justement la conclusion principale de la campagne que nous avons vu présentée par l'officier allemand qui y a pris part ? Sans avoir développé le sujet aussi largement, il pousse l'application de cet axiome jusqu'à la dernière limite, puisqu'il est d'avis que l'artillerie doit soutenir son infanterie jusqu'à 100 m. de l'ennemi, même au risque de lui infliger quelques pertes, tant cet appui est important.

Ainsi le shrapnel très effectif contre le but découvert s'est montré inoffensif contre l'abri.

Pour remédier à ces imperfections, on avait étudié les obus à explosifs qui devaient remplacer avec succès les shrapnels dans ce dernier cas. On croyait que rien ne leur résisterait et l'attente que l'on se promettait de son effet a été trompée, soit

contre l'obstacle, soit contre les troupes abritées. Le général Langlois écrivait : « Rêver la destruction de la lisière de Fröschwiller ou de St-Privat serait pure folie, toutes les munitions d'un corps d'armée, transformées en obus allongés, ne suffiraient pas à démolir un de ces villages. »

L'exemple de Modder River, bombardée une journée entière par les obus de lord Methuen et dont toutes les maisons étaient encore debout le soir, vient confirmer cette assertion. Si les lieux habités conservent leur valeur, même devant l'obus torpille, le véritable objectif de l'artillerie continue à être, non le couvert, mais le défenseur placé derrière ce couvert. Mais là encore, on rencontrera les mêmes mécomptes. Les fragments des projectiles sont si petits qu'ils perdent toute force à 10 ou 15 m. de l'explosion. Leur rayon d'action est très faible. Pour obtenir un résultat, il faudrait une grande précision. Elle fait justement défaut à ces projectiles. La seule supériorité qu'on pourrait leur accorder serait celle d'un beaucoup plus grand effet quand ils éclatent dans un espace clos. Les faits de la guerre confirment ces prévisions. Au début les explosifs jetèrent la terreur chez les Républicains, mais une fois le premier étonnement passé, ils s'y habituèrent parce qu'ils constatèrent que la lyddite n'exerçait pas de grands ravages. En voici un cas frappant. Un Boer entre les jambes duquel éclata un obus à lyddite, fut lancé en l'air et retomba sur un sac de farine sans éprouver le moindre mal. D'autre part, voici deux cas d'effet considérable en espace clos. Un obus à mélinite éclatant dans un mess d'officiers à Ladysmith y fit de grands ravages, et de même un obus à lyddite éclatant dans une chambre à Modder River y tue les sept Burghers qui s'y trouvaient.

Si le général Langlois attribuait aux explosifs une valeur très secondaire, toute autre était son appréciation de la poudre sans fumée. Elle modifie considérablement sinon la bataille, du moins ses premiers engagements, puisqu'elle augmente la difficulté des reconnaissances et amène ainsi les armées à s'engager dans l'inconnu. Chaque arme prise isolément est impuissante à résoudre l'énigme. La reconnaissance par l'artillerie a fait ses preuves négatives à Colenso, Modder River et Magersfontein et dans presque toutes les batailles du Natal et de l'Orange. Quelques coups de fusil suffiront à arrêter la cavalerie, c'est aussi ce qui est arrivé en Afrique. Quant à l'in-

fanterie, quelques hommes isolés n'arriveront à rien, et dès qu'on voudra employer un effectif un peu important, on se verra mis dans l'alternative, ou d'aller à une mort certaine, ou de reculer sous un feu meurtrier, ou d'attendre l'appui de l'artillerie. Ce sera donc le concours des trois armes qui s'imposera pour les reconnaissances et tout naturellement ce sera l'avant-garde fournie par ces trois armes qui sera le véritable instrument de reconnaissance.

De cette prise de contact rendue dommageable pour l'assaillant par la poudre sans fumée, le général Langlois tire deux conceptions : le jeu des *avant-lignes* ou *rideaux d'artillerie* sur l'échiquier tactique et le jeu des *détachements de couverture* sur l'échiquier stratégique. Aux détachements de couverture, l'offensive opposera les *avant-gardes d'exploration* ; aux avant-lignes, les *avant-gardes renforcées* par la masse d'artillerie. Avant-gardes d'exploration et avant-gardes renforcées ne sont que des modes d'application d'un même principe, celui de l'*action en profondeur*. Devant ce principe, la notion surannée de ligne de défense s'efface.

Nous ne pouvons suivre tout le développement de cette idée qui sort de notre cadre restreint. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur, examinant à sa lumière les événements du Transvaal, constate qu'on retrouve chez les Boers une certaine notion des prises de contact multiple et de l'emploi de détachements de couverture ou d'avant-lignes. Par exemple, dans les combats que livra Cronjé en avant de sa position de Magersfontein. Au contraire, les Anglais avec leur déploiement prématuré de toutes leurs forces sur tout le front, ignorent complètement ce principe de l'action en profondeur. Eclairés sur les difficultés des prises de contact multiples, ils cherchent à tourner la difficulté en couvrant leur approche par les ombres de la nuit. C'est un expédient qui peut convenir à l'enlèvement d'un poste ; on sait ce qu'il en advint à Stormberg et Magersfontein.

Ici s'arrête le livre du capitaine Gilbert. Quelques lignes ajoutées d'après ses notes donnent sa conclusion : « Pour la guerre de demain, l'enseignement à tirer de la guerre actuelle est celui-ci :

« Les difficultés des reconnaissances et de la prise de contact résultant des progrès considérables réalisés dans l'armement démontrent la nécessité des avant-gardes et des deta-

chements de couverture et justifient l'emploi de l'avant-ligne d'artillerie. La lutte sur le champ de bataille doit être poursuivie en profondeur, si l'on veut pouvoir faire agir les réserves.

» Les mêmes motifs conduisent également à augmenter le front de la défensive encadrée ; le front défensif d'un corps d'armée peut au besoin avoir une étendue de 8 à 9 km., au grand avantage du principe de l'économie des feux et pour faciliter le jeu des réserves. Celles-ci pourront dès lors agir soit en profondeur, soit au point choisi du front, soit encore de préférence sous forme de groupes détachés sur une aile ou aux deux ailes.

» Une armée de quatre corps, occupant ainsi 20 km., aurait deux de ses corps au centre pour le combat de front, ceux des ailes réservés pour la manœuvre.

» Enfin j'ai réservé intentionnellement la leçon que je considère comme essentielle... ¹

Comme on vient de le voir, le capitaine Gilbert se montre grand partisan des idées de M. le général Langlois. Nous n'avons pas l'intention de les discuter ici, puisque cet article reste purement objectif. Nous en avons rendu compte en même temps que des observations du capitaine Gilbert parce que, dans son ouvrage, ces observations découlent constamment de ces mêmes idées. Il est intéressant de constater le rôle qu'elles ont joué dans l'élaboration du nouveau règlement de l'artillerie française à tir rapide.

C'est ainsi que la notion des *batteries en position de surveillance* découle du principe de l'*économie des forces*. Mais si ce point de vue a prévalu, on ne paraît point encore d'accord sur son application. Signalons, par exemple, la réserve avec laquelle en parle M. le chef d'escadron G. Rouquerol dans son ouvrage récent : *Emploi de l'artillerie de campagne à tir rapide*. « Il deviendrait funeste, dit-il, si on en faisait une règle générale. »

¹ Quelle est cette leçon essentielle dont voulait parler Gilbert ? La mort l'a empêché de dévoiler sa pensée et il n'appartient à personne d'essayer de se substituer à lui. Tous ses amis, c'est-à-dire tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher « le plus grand penseur de l'armée française » sauront conclure. (Le général Bonnal, *Eloge funèbre du capitaine Gilbert*.)

. De même, une application rigoureuse du principe de l'action en profondeur aux avant-lignes d'artillerie ne rencontrerait pas l'acquiescement unanime des tacticiens.

Enfin, si l'emploi des armes modernes semble permettre de donner une plus grande extension que par le passé à un front défensif, les idées varient beaucoup sur l'importance de l'extension permise. C'est ainsi qu'en Allemagne on se contente en général d'admettre le chiffre plus modeste de 5 km. pour le front défensif d'un corps d'armée.

P. VAN BERCHEM,
major d'artillerie.

